



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1788 Rue St-Catherine

Le Conte de Monto-Christin

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XIV

BATEMI CHEZ LUI

Batemi, après le meurtre de Monsieur Beltapet, se hâta de déguerpir de sa résidence de la rue Sanguinet. Il loua une maison en brique sur la rue Lamontagne, près de la rue Notre-Dame. Ce changement de domicile était devenu urgent parce qu'il commençait à être mal noté dans le quartier St-Jacques. Les policiers, chaque fois qu'ils le rencontraient sur la rue, se renfrognaient la figure et lui lançaient des regards qui étaient loin d'être rassurants. Ses moyens d'existence étaient un problème insoluble pour les constables qui le connaissaient comme un pilier d'estaminets borgnes.

Il redoutait particulièrement des perquisitions domiciliaires.

Lorsqu'il eut partagé avec son complice Torieusieff une partie des valeurs enlevées de la maison de Beltapet, il n'eut rien de plus pressé que de faire disparaître de son logis toutes les pièces à convictions.

Il fit dans sa cuisine un auto da-fé de ses bottes sauvages, et de tous ses vêtements qu'il avait portés la nuit du crime.

Il endossait maintenant un habit acheté chez un confectionneur juif de la rue St-Laurent. Il se coiffait d'un feutre mou dont il rabattait les bords sur ses yeux lorsqu'il s'approchait d'un endroit où il pouvait être reconnu par



Madame Batemi dans la cour de sa maison.

des individus portés d'un malin vouloir contre lui.

Il avait transporté ses pénates dans la partie ouest de la ville avec l'espoir qu'il n'aurait plus d'inquiétude du côté de la police. Il aurait bien voulu se débarrasser de sa femme.

Pour cela il devait se rendre compable d'un nouveau crime. Non, le sang de Beltapet l'étouffait déjà et il reculait devant d'autres remords.

Il résolut de la garder à son foyer jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion propice pour se débarrasser d'elle sans éclat. Madame Batemi en savait long sur le compte de son mari.

En lisant dans les journaux le compte-rendu de l'assassinat de madame Beltapet et de l'enquête du coroner, tous ses doutes furent dissipés.

Il était absent de chez lui la nuit du crime.



DEUX INCONSOLABLES

LA PROVINCE DE QUÉBEC.—Nous voilà toutes deux dans la marmelade.

MONTRÉAL.—Regarde-moi ça. Je suis encore plus à plaindre que toi. On m'empêche d'emprunter. Vois ce que tu as fait de mon bill.

LA PROVINCE DE QUÉBEC.—Moi, j'ai trop emprunté.

MONTRÉAL.—Sois donc bonne fille, prête-moi cinq "cents" pour la "luck."

En partant de chez lui il avait fait joner la batterie de son revolver et s'était assuré qu'elle étaient bon ordre.

Il s'était chaussé de bottes sauvages. Pourquoi avait-il brûlé ses chaussures ?

Madame Batemi ne soufflait pas un mot à son mari au sujet du meurtre de Beltapet. Ainsi agissait-elle là avec beaucoup de discrétion, parce que la moindre allusion à ce qui s'était passé la nuit du crime, lui aurait attiré une volée de bois vert de son tendre époux.

Madame Batemi avait des goûts casarniers. Elle ne sortait que pour aller à la "grocerie."

Il était heureux pour elle qu'il en fut ainsi.

La nouvelle résidence de Batemi, sur la rue Lamontagne, était assez coquettement meublée. C'était un petit intérieur bourgeois sans superfétation de luxe.

Notre heureux coquin se la coulait douce au milieu des respectables habitants du quartier.

Dans la soirée qui suivit sa visite à Cunégonde chez le père Sanslanippe, Batemi était douillettement entoncé dans un fauteuil, grillant une cigarette après avoir absorbé une demi-livre de macaroni, lorsqu'il fut arraché à sa somnolente rêverie par le timbre de sa porte.

Ce fut Madame Batemi qui alla ouvrir.

C'était deux visiteurs qui furent invités à passer au salon.

Batemi se leva lentement et entra dans la pièce.

Une horrible grimace s'esquissa sur sa figure lorsqu'il reconnut Torieusieff en compagnie du Trou.

Cette visite ne signifiait rien de bon. Son ancien complice venait sans doute lui réclamer encore une partie de l'argent volé chez Monsieur Beltapet. Son parti était pris. Ce soir-là Torieusieff n'aurait pas un sou pour le plaisir d'avoir introduit dans la maison un personnage aussi dangereux que le Trou. Batemi avait le Trou dans le nez et ne pouvait pas le souffrir.

Pour lui le Trou était capable de n'importe quelle infamie. Pour \$50, il ferait pendre son meilleur ami.

Batemi s'avança dans le salon le pas ferme, la tête haute avec la dignité d'un homme qui n'a pas froid aux yeux.

—How didou ? fit Torieusieff en se levant et offrant la main à son copain.

—Je me porte assez bien, merci. Vous avez eu tous les deux une drôle d'idée de venir me voir ce soir. Y a-t-il quelque grosse nouvelle ?

—Non, caro mio, répondit Torieusieff. Seulement il y a ici notre ami, le Trou, à qui vous pourriez rendre un fameux service. Il est en amour avec la jeune fille que nous avons vue au Beaver Hall à la Mélasse. Le Trou est cassé aujourd'hui et moi je suis dans la soupe. Il voudrait voir Cunégonde et lui faire quelque politesse.

Il la cherchait depuis longtemps et il a fini par découvrir sa résidence. A la première visite qu'il doit lui faire demain soir, il veut paraître "flush," car il s'agit de la demander en mariage.

—Ah, oui, da oui, dit Batemi. Vous croyez tous les deux que je suis la banque de Montréal. Savez-vous, mes fistons, que je suis rendu au bout de mon peloton.

—Jamais je ne croirai ça, répondit Torieusieff, avec le train de vie que tu mènes dans le West End, tu dois avoir un joli magot enfoui quelque part. Du reste ce ne sera qu'un prêt. Le Trou est un homme sur l'amitié et le dévouement duquel nous pouvons compter. Il se trouve dans l'embarras ce soir. Tu peux sans te gêner faire quelque chose pour lui.

—Ces réquisitions se répètent un peu trop fréquemment, reprit Batemi. Ça commence à me fatiguer.

Le Trou qui n'avait pas encore dit un mot dans la conversation, prit alors la parole.

—Batemi et moi, nous nous connaissons de vieille date. Nous avons toujours logé à la même enseigne. Écoutez, si nous mettons Cunégonde dans notre jeu, je crois que nous ferons d'excellentes affaires.

—Cunégonde, dit Batemi, est la dernière personne qui doit avoir nos confidences. Je ne sais ce que je donnerais pour la voir dans les États-Unis.

—L'occasion se présente, dit Batemi. Le Trou se charge de l'enlever et d'aller résider avec elle à Boston. Tu sais que Montréal est devenu trop chaud pour le Trou.

Il y eut un éclair dans les yeux de Batemi.

—Cela change la question, fit-il, en lançant une bouffée de fumée vers le plafond. Je n'avais pas encore songé à cela. Mais un mariage ne se fait pas du jour au lendemain. Il faut des délais. Il y a les bans à publier. La mariée doit préparer son trousseau. Le Trou peut toujours compter sur moi le jour où il prendra avec Cunégonde le train de Boston.



Cunégonde se préparant à aller au covent.

—Mais ce soir, le Trou est embarrassé. Ne sois pas mal à main avec lui. Voyons pousse lui une dizaine de piastres.

—Une dizaine de piastres ! s'exclama Batemi, vous êtes un peu exigeant mes amis. Tenez, je vais vous donner \$5 et vous payer la goutte à l'auberge du coin.

—Tape là, fit le Trou. J'en aurai assez pour commencer. J'ai l'intention de conduire Cunégonde demain soir au Monument National pour lui faire voir les tableaux vivants de Lord Aberdeen.

(A suivre.)

—Oh ! Vous qui cherchez ces repas de gourmets, voulez-vous un platage tel qu'il s'en fait dans nos bonnes familles, un plat de viandes succulentes, additionné avec un dessert exquis. Vous aurez le tout p. ur la modique somme de 25 cts, chez J. B. Bureau, au Crystal, 1600 rue Notre-Dame, et vous vous en lécherez les barbes.